

## La chevêche aux grands yeux d'enfant

*Moments fragiles*, Montréal, Le Noroît/Le Dé bleu, 1997, p.89

Jacques Paquin

---

Number 7, Fall 2005

Yasuhi Inoué

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2322ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (print)

1920-8812 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Paquin, J. (2005). La chevêche aux grands yeux d'enfant / *Moments fragiles*, Montréal, Le Noroît/Le Dé bleu, 1997, p.89. *Contre-jour*, (7), 35–39.

# La chevêche aux grands yeux d'enfant\*

Jacques Paquin

Eh bien ma chouette !

Te voilà plantée à l'orée du vers, à la fin d'un dur hiver, dans un face à face avec « la vacuité du printemps ». (J'ai bien dit plantée et non clouée, il y eut une époque où tu en avais l'habitude, mais ton sort aujourd'hui vaut sans doute mieux que celui d'une certaine caille.) Je viens de t'apostropher un peu cavalièrement, il est vrai. Tu as sans doute horreur des familiarités et on a dû souvent te faire le coup du « Chouette ! une chouette ! » Et pourtant, tu réponds dans ce vers au nom de « chevêche », tu ressembles à une étrangère ainsi vêtue de ce nom de plumes. Mon guide Peterson me signale que tu es souvent vue le jour dressée sur un poteau. C'est donc à la verticale qu'il faut lire le vers sur lequel tu es juchée, en un lieu découvert avec la plaine comme horizon. Ta présence s'ajoute ainsi aux volatiles qui planent dans le ciel bas de cette poésie qui te piège : de la corneille au chardonneret et de l'alouette aux mouettes, en passant par tes cousins l'effraie et le hibou. Tu connais sans doute la comptine :

*dent de craie dent de fou  
qu'il est beau le hibou*

\*Vers tiré de *Moments fragiles*, Montréal, Le Noroît/Le Dé bleu, 1997, p. 89.

*dent de grès dent de sot  
qu'il est doux le crapaud*

Tu n'as donc pas à te sentir seule, toi qui a choisi d'établir tes quartiers au fond d'un terrier, sous le sable. Mais aux dires d'un poète de la ville de Québec, qui traque chaque oiseau avec des mots de lumière, « les lieux que [tu] hante[s] ne sont pas, après la disparition du soleil, pour les mortels de notre espèce, commodément *allables*. » Hugo, dans ses contemplations n'a pas manqué de te faire un éloge équivoque, en te faisant loger « du côté noir de l'être informe silhouette ». Un auteur plus méconnu, Edward Thomas, mort à la fin de la première guerre mondiale, a écrit « *The Owl* », qui raconte le retour d'un pauvre soldat affamé qui trouve refuge dans une auberge où on lui procure un couvert et un lit. Une fois repu, il entend le cri mélancolique de la chouette qui relate les périls auxquels lui a assurément échappé, contrairement à bon nombre de ses camarades de combat. Le poème se termine ainsi, je n'ose le traduire ni même le nontraduire :

And salted was my food, and my repose,  
Salted and sobered, too, by the birds' voice  
Speaking for all who lay under the stars,  
Soldiers and poor, unable to rejoice.

Mais je veux t'observer d'un peu plus près, cher rapace qu'on croirait volontiers plus préoccupé de l'ombre que de la proie. Tu es chevêche, donc.

Peu de tes congénères peuvent se vanter d'avoir des chuintantes à l'initiale et à la finale de leur nom. Le fait est si remarquable qu'on t'a immortalisée dans le dictionnaire : *Deux chevêches chuintent aux deux bouts de l'invisible* (H. Bazin). Cet auteur ne brandissait pas un Faucon mais bien une vipère au poing. Mais si nous passons outre le frou-frou initial, nous nous retrouvons nez à nez avec un « v » médian (ai-je dit que notre oiseau avait huit lettres, comme le poteau octosyllabique ?). Cette fricative, est-ce l'icône de ton bec acéré, de l'éventail de tes ailes ou de ta posture de bipède ? Laisse-moi plonger mon regard dans cet œil doré,

que j'imagine dans l'« e » coiffé d'un accent, d'un « v » inversé au fait, une des rares lettres de l'alphabet qui, posée la tête en bas, a l'air d'avoir les deux pieds sur son terrier. Tu es affublée de deux « v », oui, ma chouette, tu as beau cligner des yeux, tu portes ce signe comme l'expression d'un sourcil circonspect. Tu es un oiseau réversible, en somme : chez toi, la fin est véritablement dans tes commencements. Ou vice versa.

Voilà qui nous amène à la philosophie. Tu es l'oiseau d'Athéna, et plus précisément, l'*Athene cunicularia*. Tu es l'emblème de la sagesse et de la science, associée à une battante sortie du crâne de son père. Oh, tu peux en faire des gorges chaudes, mais je t'attends au tournant, du vers je veux dire, puisque le poète a écrit que tu t'étonnes. Re-bonjour la philosophie ! Justement, les philosophes du Cégep du Vieux Montréal me tendent cette perche de Hegel : « La chouette de Minerve ne prend son envol qu'au début du crépuscule ». Bon, je vois que tu t'agites et que tes courbettes ne sont pas une invite à me rapprocher davantage.

Tu t'inclines en signe d'inquiétude, n'est-ce pas ? Tu es encline aux idées moroses. Comme l'ombre tu fais pencher le jour vers... « Non ! » me lances-tu en me faisant les gros yeux. Tu dis ? « Mais ça crève les yeux ! Vers le poteau, triple buse ! » me siffles-tu. Ben oui, je n'en suis toujours qu'à l'entrée en matière et j'oublie le reste :

*La chevêche aux grands yeux d'enfant*

Ouain, on ne te fera pas avaler des couleuvres, toi ! Eh bien, si j'ai tant tardé à aller du côté de l'enfant, c'est que je suis bien embêté. Tu as beau prendre ton envol avec cette expansion vers l'ouverture des yeux, si je retarde ma rencontre avec lui, l'enfant, c'est peut-être parce qu'il me donne le vertige, qu'il me ramène malgré moi à une patrie que je quitte à chacun de mes pas, mais qu'en m'éloignant, je rejoins bien malgré moi. Je pense à mon enfance que j'ai toujours tenue à distance, je songe à mes enfants qui me tirent vers eux. La fin est dans le commencement. Je commence à comprendre, je finis par comprendre. Enfin, j'essaie de saisir parce que ce vers en fait se met à pencher dangereusement et risque même de me faire tomber avec lui. Au fait, petite chouette, tu es une espèce menacée,

comme nous tous, comme l'esprit d'enfance sans aucun doute. Il suffit d'apercevoir, à l'horizon, une ribambelle de ces petits lutins emmaillotés dans leur habit de neige, se tenant debout tant bien que mal, de guingois, pour apprécier la ressemblance. Mais si tu regardes du côté de l'enfant, ta ligne d'horizon dans le poème, ton dernier « pieu », c'est « agonie ». Mon commentaire commence justement à s'épuiser et m'épuise tout autant. Il n'y a pas de dictionnaire d'enfance. Et j'aurais beau décliner tous les enfants engendrés par les poètes, je ne serais pas plus avancé. Le mot, comme l'être, me ramène à moi-même. Mais c'est aussi à ce moment même que mon discours risque de faiblir et de mourir, comme toi, malheureuse chevêche. Me voici perché à mon tour, sur la ramure verticale du vers, qui menace de basculer, en un moment immobile et fragile. Chevêche, tu pèses bien peu en regard de moi, tu es l'oiseau le plus léger de ton espèce, alors que moi, je ne suis qu'un funambule malhabile qui bat l'air de mes bras et qui contorsionne les mots pour expliquer des métaphores, « et les mains en avant pour tâter le décor », me souffle malicieusement l'auteur de « L'instant-fanal » (je veux dire : « fatal »). Ma chouette était-elle un miroir aux alouettes ? J'agrippe encore le mot « enfant », et je me rends compte qu'il n'est pas si différent de la chevêche, lui aussi porte en son milieu une fricative, lui aussi est encadré par des sonorités identiques. Ah mon dieu, j'exulte ! J'ai retrouvé mon équilibre sur cette balançoire à bascule, entre une chevêche ahurie et un enfant stupéfié. Mais n'empêche, je m'égare. On disait jadis que si l'on tournait autour d'une chouette juchée dans un arbre, on finissait par lui donner le torticolis. Ça ressemble à un jeu d'enfant mais ça me donne le tournis. Ou le vertige. Le vers est devenu une tige qui ploie. Mon cher poète, à l'aide, permettez que j'emprunte vos mots pour le dire, laissez-moi vous citer, laissez moi nontraduire. Bientôt à force de sécréter de la glose, je me transformerai en arbre desséché, au pire en chicot, au mieux en épouvantail. Je me ferai alors une *tête couverte de branches blanches et de corbeaux oubliés*. J'ai beau faire mais *jamais l'essor ne dure*. Mon commentaire s'est perdu en chemin en croisant les sentiers buissonnants de l'enfance et j'ai bifurqué contre mon gré. Mais ce vers qui vient cogner comme un volatile papillonnant à ma mémoire (*La chevêche aux grands yeux d'enfant*) insiste et me fait buter sur la première syllabe :

« lâche, lâche ! » « Lâche prise ! » me dit le poème, « desserre ton étreinte ». Le commentaire, loin d'accomplir quoi que ce soit, s'est volatilisé. Comment me taire. Qu'on m'enterre. Je suis maintenant face à l'indicible et son chant nu. Mon enfant, ma chouette, ma sœur, mon chou, c'est toi c'est moi *cet immobile commentaire / commentaire au vent de presque novembre*. La chevêche a régurgité la pelote de sa maigre pitance. Quant à moi j'ai perdu le fil, je me suis défilé. Finies les courbettes, je préfère encore tomber et aller me terrer : je tire ma révérence. Je casse sec. Comme une branche.